

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



FABLE.

LE DOGUE

Un dogue, dit l'histoire,
Après avoir rêvé de régner sur les siens
Et de léguer une illustre mémoire
A toute la race des chiens,
Quitta soudain la vie publique.
Fut-ce dégoût ? fut ce insuccès
Dans la canine politique ?
Fut-ce autre cause ? On ne le sut jamais.
Mais depuis lors il fut d'une humeur massacrante.
Aussi sa personnalité
Devint-elle fort encombrante
En vérité
Non content de s'en prendre aux gens de son
[espèce.
Il semblait en vouloir à tout le genre humain.
Il se moquait des chiens menés en laisse,
Aboyait au passant, courait sus au gamin,
Montait jusqu'au grenier, furetait la cuisine,
Mettait le nez dans le chaudron,
Et ne se dérobait que lorsque son échine
Était exposée au bâton.
On l'aimait peu chez ses compères
Qu'il déchirait par trop souvent.
Les lévriers, les mâtins solitaires
Tremblaient de tomber sous sa dent.
Bref, notre chien régnait en maître.....
Fort d'une longue impunité,
Il mettait son bien-être
A tout bouleverser au nom de "liberté."
Mais, comme, hélas ! nous l'enseigne l'histoire
Du genre humain,
Souvent le soleil de la gloire
Pour le méchant n'a pas de lendemain,
Il arriva, jour de ruine !
Que notre tyranneau,
Gonflé d'orgueil, de sac et de rapine,
Alla donner bêtement du museau
Contre un matin célèbre de l'époque.
Les mâtins souffrent mal
Qu'on les moleste ou les provoque.
Celui dont nous parlons, un superbe animal,
Par malheur connaissait déjà le téméraire
Et ses nombreux méfaits.
Fier de sa force musculaire
Qui, dans la lutte, assurait le succès
A sa dent meurtrière,
Sur l'insolent
D'un seul bond il s'élança,
Et sous lui le roule sanglant.
Au cri, poussé dans le silence,
Par le dogue broyé sous le croc du matin,
Une meute ardente, invincible
Du malheureux accourt aggraver le destin.
Le châtimement est prompt, juste et terrible.
Honteux, meurtri, brisé, le pauvre chien s'enfuit
De l'affreuse galère avec beaucoup de peine.

L'ennemi le poursuit,
Le harcèle sans perdre haleine.
Les cris, les hurlements tirent de leur sommeil
Jusqu'aux barbets ronflant au fond de la cuisine.
Et le charivari met, hélas ! en éveil
Toute la gent canine.....
C'est une effrayante clameur,
Une course effrénée,
Une déroute, un vrai malheur.....
Pour un héros, quelle triste journée !
On dit que le pauvre animal,
Plus honteux de ses fêtrissures
Encore que sensible au mal
De ses douloureuses blessures,
Fit d'utiles réflexions
Pendant le temps de sa convalescence,
Et finit par trouver même aux humbles bichons
Du flair et de l'intelligence.

MORALE

Si l'on n'est point gotté, ne s'en prendre qu'à soi,
Laisser chacun régler sa propre affaire,
Ne point vouloir à tous faire la loi,
C'est toujours sage et souvent salutaire.
LIVIOUS.

BIENVENUE

Le Séminaire aura, demain, l'honneur de présenter ses hommages à Sa Grandeur Mgr Laféche, évêque des Trois-Rivières. Le vénérable et illustre prélat a voulu braver les fatigues d'un long voyage pour visiter encore une fois, après bien des années, notre intéressante région du Saguenay, et s'assurer par lui-même de la justesse des prédictions si belles que l'on se plaît à faire, de toutes parts, sur l'avenir de ce jeune pays.

Dès aujourd'hui notre modeste feuille ose offrir à Sa Grandeur l'expression de la joie que nous apporte sa venue et de nos très respectueuses salutations.

HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINT-ALPHONSE

(Suite)

Le temps des bluets dure deux mois, de la mi-juillet à la mi-septembre. Durant ces deux mois donc, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi soir, on voyait la rue du quai s'emplier de

charrettes chargées de bluets. Il en venait de partout, de Saint-Alexis, de N.-D. de Laterrière, de la Rivière-aux-Sables, d'Hébertville, de Saint-Jérôme et même de Saint-Félicien. En comptant celles de Saint-Alphonse qui, comme de raison, étaient les plus nombreuses, cela allait quelquefois jusqu'à une centaine de voitures, et ces voitures portaient entre deux et trois mille boîtes de bluets. Bien entendu, il venait aussi beaucoup de bluets par eau, et le quai était tout bordé de chaloupes remplies de boîtes jusqu'au bord. Cette agglomération de voitures et de chaloupes, cette réunion d'acheteurs et de vendeurs, le brouhaha indescriptible qui s'ensuivait et qui durait depuis la brunante jusqu'au milieu de la nuit, tout cela s'appelait le *marché aux bluets*. Mais, en pratique, il s'y faisait toutes sortes de marchés, et surtout des ventes et des échanges de chevaux. Les maquignons du Saguenay auront beau faire désormais, ils ont vu leurs plus beaux jours en ces temps où le commerce des bluets était à son apogée. Imaginez un peu leur bonheur ! Presque tous les chevaux qui se trouvaient là étaient ce qu'on appelle des *chevaux à changer*. Aussi arrivait-il souvent qu'un cheval changeait trois à quatre fois de maître pendant une nuit de marché. Les bluets une fois vendus et payés, on allait chez les marchands payer les vieux comptes et en faire de nouveaux ; on allait aussi chez le curé payer son banc ou sa dime.

(A suivre.) DERFLA.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ONÉSIME TREMBLAY
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux Ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 28 SEPT. 1895

VOIX DE FRANCE

Aujourd'hui, nous allons un peu parler de nous; ou plutôt, pour ne pas soumettre notre modestie à trop rude épreuve, nous allons rapporter ce que d'autres en ont dit. Ces autres-là, ce sont deux jolies revues scolaires de France, que nous avons déjà, le printemps dernier, présentées à nos lecteurs.

Si nous le nous trompons, on prendra connaissance, avec grand intérêt, des impressions qu'a fait naître, chez nos confrères européens, la lecture de notre petit journal.

Les *Annales de l'Œuvre de N.-D. des Ecoles*, bulletin mensuel publié à Paris, se sont occupées de nous dans leur numéro du 15 juin dernier. Voici le long et sympathique article qu'elles nous ont alors consacré.

"Un soir du mois de novembre 1870, après une bataille sanglante que nous avons perdue, malgré la valeur de nos troupes, deux soldats allemands conversaient ensemble. " *J'avais peur d'avoir peur*, " dit l'un; " *mais je n'ai pas eu peur*. " — " *La guerre*, " répliqua l'autre, " *ce n'est que cela!* " *Mais c'est ce que nous faisons depuis des années! Der krieg ist nur das! Das aber haben wir seit Jahren ja gemacht!* " Cette réflexion du soldat allemand, en excitant mon admiration, m'a toujours douloureusement impressionné, et pour cause.

"De fait, cher lecteur, entre nous, quel est l'idéal de l'éducation? Quel est l'objectif que le bon sens le plus élémentaire devrait imposer, à tous les degrés de la vie, à ceux qui ont charge d'âmes? N'est-ce point de préparer l'homme dans

l'enfant? N'est-ce point de l'armer pour la lutte, et dans son corps et dans son âme, de telle sorte que, l'heure de la virilité une fois sonnée, les épreuves de la vie réelle, les champs de bataille même ne lui réservent aucune de ces surprises terribles qui nous découragent et, suivant l'énergique expression de Montesquieu, nous *consternent*?

"Voilà ce que me paraissent avoir admirablement compris les prêtres éminents qui, avec Mgr Labrecque, dirigent le Petit Séminaire de Chicoutimi, dans la province de Québec. Ainsi, au Petit Séminaire de Chicoutimi, détail typique, et absolument renversant pour nos idées occidentales, il y a, " *puisque il faut l'appeler par son nom*, " un journal, ou, si vous aimez mieux, une Revue bi-mensuelle, " *L'Oiseau-Mouche* ", ayant ses lecteurs, ses abonnés!

"Des questions de toute sorte, littéraires, philosophiques, commerciales même, financières même, y sont traitées par les élèves des classes supérieures, avec faculté pour les plus jeunes de s'y exercer, dès l'âge le plus tendre, dans l'art difficile de penser et d'écrire.

"Nous nous réservons le plaisir de vous donner dans notre prochain numéro des échantillons de style qui vous étonneront certainement.

"Au Petit Séminaire de Chicoutimi, il y a même le prix de journalisme! Jaloux d'entretenir le feu sacré dans la jeune rédaction de " *L'Oiseau-Mouche* ", le directeur du *Progrès du Saguenay*, M. J.-D. Guay, a eu l'idée, idée accueillie avec enthousiasme, d'offrir une médaille au meilleur article qui serait publié dans la Revue. Liberté absolue dans le choix du sujet, temps déterminé pour la remise du travail, comité d'examen composé des juges les plus compétents, parmi lesquels nous relevons le nom de M. F.-X. Gosselin, protonotaire de la Cour supérieure à Chicoutimi: un véritable concours!

"Nous avons sous les yeux le travail de M. F. Tremblay, élève de rhétorique, qui est sorti vainqueur de la lutte.

"Il y a dans ce travail des idées, une certaine perfection dans la forme, de la verve, ce qu'on appelle le *souffle*. Dans l'impossibilité où nous sommes de le reproduire en entier, nous voulons au moins citer les lignes de la fin.

"Puisque nous sommes les hommes de l'avenir, préparons-nous donc pendant qu'il en est temps, à

"la sublime mission qui nous est dévolue. Formons-nous, acquérons de la science: il en faut pour faire un homme. Prenons, dès maintenant, des habitudes de travail et de réflexion. Par un travail quotidien, préparons-nous à l'austère exercice du devoir, afin de pouvoir l'accomplir un jour sur un plus grand théâtre. Pénétrons-nous de principes solides, de convictions inébranlables. Enfin soyons des hommes tels qu'il en faut: des hommes de volonté et de caractère. Et pour être assurés de marcher dans la bonne voie, nous nous adressons à ceux qui nous dirigent. Ainsi préparés, soyons sans crainte, l'avenir est à nous. Rangés autour de l'arbre de vérité, nous pourrons, sans pâlier, regarder l'orage déchaîné sur lui. Sans crainte comme sans faiblesse, fiers du noble drapau qui nous guide, nous marcherons à la rencontre de l'ennemi, quelque puissant qu'il puisse être.

"Le succès de la bataille n'est pas douteux, si les soldats sont bien aguerris."

"Qu'en dites-vous, chers lecteurs? Professeurs et pédagogues français, qu'en pensez-vous? *Quid vobis videtur?*"

* *

"Un philosophe que les professeurs et les pédagogues français ne récuseront pas, l'Auteur des *Pensées*, Pascal, a écrit cette phrase: " *L'opinion est la reine du monde* ". C'était vrai au dix-septième siècle, sous le Roi-Soleil. C'est encore bien plus vrai au XIX^e, en pleine démocratie. Aujourd'hui plus que jamais l'opinion est la reine du monde. Elle possède une puissance souveraine, absolue, irrésistible, ébranlant, quand il lui plaît, renversant les choses les plus solidement assises comme les plus élevées, avec la même facilité que le vieux Tarquin, se promenant dans son jardin, abattait, d'un coup de baguette, les grands pavots dont la tête lui semblait trop altière.

"Mais qu'est-ce qui fait l'opinion? Vous le savez bien! C'est la presse, c'est le journalisme. Est-ce que la foule n'est point à la merci de quiconque sait manier la parole ou tenir une plume?"

"Les directeurs du Petit Séminaire de Chicoutimi ont donc parfaitement compris les besoins, les nécessités de l'heure actuelle. Avec ce merveilleux sens pratique, qui caractérise la race américaine et qui

par malheur nous manque trop souvent, ils ont réorganisé, en le rajeunissant, le vieil enseignement classique ; ils l'ont orienté et mis au point. Qu'ils nous permettent de leur présenter nos humbles, mais bien sincères félicitations.

« Nous sommes heureux aussi, heureux et fiers de compter parmi les lecteurs des *Annales* et les Associés de notre Œuvre ces futurs prêtres et ci oyens du *Dominion*, tous ces braves petits Chicoutimois, (*) qui aiment tant à s'appeler *Canadiens français*. Quelles bonnes recrues pour le bataillon sacré des Fabius ! »

Les *Annales*, en leur livraison suivante (15 juillet), ont encore parlé de l'OISEAU-MOUCHE. « Nous trouvons, disent-elles, dans la Revue du petit séminaire de Chicoutimi un article que nous ne saurions passer sous silence sans manquer à tous nos devoirs. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de faire plus ample connaissance avec ce Bulletin aussi charmant que le nom qu'il porte. Nous ne sommes pas les seuls, du reste, à apprécier l'*Oiseau-Mouche* comme il le mérite. Le directeur de l'*Enseignement chrétien*, une des principales revues pédagogiques de la France et de l'étranger, M. l'abbé Klein a fait de l'*Oiseau-Mouche* un éloge complet, dans une page ravissante que nous reproduirions avec grand plaisir, si l'espace ne nous manquait.

« Mais arrivons à l'article qui nous concerne. »

Ici les *Annales* citent le petit article par lequel, au printemps dernier, nous les faisons connaître à nos amis. Et elles ajoutent : « Gentil *Oiseau-Mouche*, merci ! Tes vœux ne peuvent que nous porter bonheur. »

Enfin, dans le même numéro, le confrère parisien reproduit, de notre journal, la pièce de poésie « Mort à vingt ans » de notre collaborateur Fratello.

Le *Messageur redonnais*, mensuel lui aussi, est publié par l'Institution Saint-Sauveur de Redon (Ille-et-Vilaine). Ce collège est sous la direction des RR. PP. Eudistes, l'un des grands ordres religieux de France qui se préparent à résister avec bravoure à l'inique loi dite « d'abonnement. » Les gens

[*] Voilà qui va faire plaisir à notre ami Denis Ruthban qui, en notre numéro du 22 décembre dernier, plaidait en faveur du mot *Chicoutimois*, contre le « mesquin, pauvre, chétif » *Chicoutimien*. — R.É.D.

qui suivent les intéressants préludes de la lutte prochaine, savent quelle énergique attitude a prise déjà le Père Le Doré, Supérieur général des Eudistes.

En tête de son numéro du 1er juillet, le *Messageur redonnais* a reproduit, de l'OISEAU-MOUCHE, la pièce de poésie « A des enfants, le jour de leur première communion » par Derfla, et l'a fait suivre de l'aimable note que voici :

« Cette pièce de vers est empruntée à notre excellent confrère « *L'Oiseau Mouche* du Petit Séminaire de Chicoutimi (*Canada*). Ce gracieux bulletin a le même âge que le nôtre, et sa devise « *De fleur en fleur* » rappelle celle de notre Académie Saint-François de Sales « *Flores fructusque perennes.* » Nous lui souhaitons longue vie et nombreux lecteurs. Il sera toujours le bienvenu parmi nous ; il nous rappellera souvent cette terre qui nous est plus chère que jamais, amis d'Halifax et de Church-Point, la terre de la France d'outre-mer. »

On sait que les Eudistes ont un collège dans la province de la Nouvelle-Ecosse. C'est à quoi fait allusion la fin de la note que nous avons citée.

Le confrère redonnais sera heureux de constater, en lisant notre chronique collégiale, que notre Académie littéraire est, comme celle de Redon, sous le patronage de saint François de Sales.

Nous remercions très sincèrement nos bienveillants confrères de France de la façon toute charmante dont ils ont parlé de nous à leurs lecteurs.

Mais comme ces précieux témoignages vengent bien l'OISEAU-MOUCHE, et même nos collègues classiques, des injustes agressions que l'on sait :

ORNIS.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE [1]

Nous avons nos érudits. Ils sont là trois ou quatre, à Québec, dont la science est bien capable d'intimider un critique littéraire. Et je ferais sourire M. Ernest Gagnon, si je me mettais en frais de compiler ses documents, de justifier ses assertions, de vérifier ses dates, d'authentifier ses personnages. Aussi bien je n'ai pas cette prétention, et mon dessein se borne à vouloir louer le mérite littéraire de son dernier ouvrage.

Le fort et le château Saint-Louis est une monographie intéressante, et plus qu'une mono-

(1) *Le fort et le château Saint-Louis*, par M. Ernest Gagnon.

graphie. L'auteur y décrit les vicissitudes historiques par lesquelles ont passé la première forteresse de Québec et le palais, si tant est que ce fût un palais, habité par nos anciens gouverneurs. Autour de cette histoire particulière, il groupe les faits les plus saillants de notre histoire générale, et en compose une sorte de trophée à l'honneur du Canada.

J'imagine que la démolition de l'ancienne Ecole normale et l'entrepris de *Château Frontenac* ont fourni à M. Gagnon l'idée de son livre. Passionné pour les recherches historiques et archéologiques, il a vu là une bonne aubaine, et en a profité. On sent tout à l'abondance des documents et à l'amour avec lequel il semble que le sujet soit traité.

Nous assistons donc aux érections et aux destructions successives des quatre forts et des trois châteaux Saint-Louis (y compris le château Haldimand), jusqu'à ce que le superbe hôtel *Château Frontenac* se soit élevé sur leurs ruines. Champlain, Montmagny, d'Ailleboust, Frontenac, de Callières, Haldimand présidèrent à ces diverses constructions. Tous les gouverneurs du Canada firent leur résidence au château Saint-Louis. Plusieurs y moururent.

Des restes de féodalité avaient passé les mers avec la France de l'ancien régime. Le château Saint-Louis servait de demeure suzeraine. C'est là que les seigneurs allaient rendre foi et hommage aux mains de l'intendant du roi.

Il y eut un temps, qui n'est pas revenu, où Québec, tant par la qualité de sa population que par l'animation qui y régnait, présentait l'aspect d'un Versailles en petit. C'était le beau temps. Le Château donnait le ton. On y faisait des réceptions, on y donnait des bals officiels, et ses salles furent honorées de la présence des plus hauts personnages.

Naturellement, en temps de guerre, le fort Saint-Louis servit de forteresse, jusqu'à la construction de la citadelle actuelle. On fut bien étonné, lors de la démolition de l'Ecole normale, de constater l'identité de sa cuisine avec l'ancien « Magasin des poudres, » qui se trouva, depuis l'année 1693, compris dans l'enceinte du fort Saint-Louis. M. Gagnon, sous le pseudonyme de E. Rimbault, en amusa le public dans un article très spirituel, reproduit dans son ouvrage.

Le chapitre où sont racontés les événements qui ont changé le sort de la Nouvelle-France est d'un très vif intérêt. L'auteur s'y étend, avec justesse, sur les causes et les conséquences de la guerre. La France et l'Angleterre sont jugées suivant leur mérite respectif. M. Gagnon rend hommage au dévouement et à la science du clergé canadien. Il fait bon entendre cette parole franche et chrétienne. Ce n'est certes pas un des moindres mérites de son livre que d'être, à de tels points de vue, la contre-partie des insanités débitées ailleurs. Nous lui devons et disons merci.

L'érudition débordante de ces pages. Elle est même écrasante pour un lecteur ordinaire, désireux et incapable de tout retenir. Vous voyez d'ici ces savants, qu'il serait criminel d'accuser de pédanterie, mais que le vieux papier délecte. Pour eux, établir un fait, rectifier une date, relever une erreur, réparer une omission, si minimes fussent-elles, et si puéril que tout cela parût au vul-

gaire, est un plaisir égal à une passion satisfaite. Ils entasseront dans ce but, documents sur papiers, dépouilleront les antiquaires, dévasteront les bibliothèques, blâmeront sur des hiéroglyphes, changeront leurs nuits en veilles fiévreuses, iront au bout du monde enfin. Noble passion, s'il en fut, et qui écrit l'histoire, après tout ! Quelle farce, auprès de cela, que le métier de critique littéraire !

Au fait, on n'a pas, ici, qu'un livre savant, on a un ouvrage où la multiplicité des renseignements et la sécheresse apparente de la matière n'ont pas nui à l'agrément du style. Un érudit qui est en même temps un écrivain, n'est pas plus commun qu'il ne faut. M. Gagnon est du nombre choisis des hommes de goût et qui ont de la délicatesse dans l'esprit. Il y a à cela plusieurs raisons, dont voici une, à mon avis. C'est un paradoxe que je vais dire. Eh bien, j'ai l'idée que d'être artiste et compositeur en musique est une ressource précieuse pour celui qui prétend à l'art d'écrire. L'harmonie est pour quelque chose dans le style, et l'oreille dans l'harmonie. La prose a son rythme, qui est la musique "du mot mis en place". Il y a des écrivains nés pour faire jurer les mots et hurler les phrases, comme il se trouve des poètes pour faire batailler le bon sens avec la rime, et même pour composer des vers qui n'ont ni rime ni bon sens. Il y a des uns et des autres naturellement harmonieux. Et cela est un charme. Un bon style est celui qui vous emplit l'âme, et l'oreille, et jusqu'aux yeux de plaisir. Ne vous est-il pas arrivé de vous recueillir pour savourer une page de celle que Louis Veillot appelle : notre chère marquise, la grande marquise, d'écouter avec ravissement chanter Lamartine inspiré, de demeurer comme ébloui après la lecture d'un conte de Daudet ?

Doté de raison littéraire, ou de goût, qui est la fleur de l'esprit, M. Gagnon sait aussi allier les couleurs de l'imagination à l'émotion du cœur. Je pourrais le prouver par maints passages. Lisez, entre autres, celui qui relate le départ de la dernière châtelaine de Québec, et la description de la Terrasse Frontenac, "la promenade aux vastes horizons, souvent animée par la présence d'une foule joyeuse, toujours peuplée de rêveurs, d'artistes, de poètes et de souvenirs."

Enfin notre auteur a aussi le culte de la langue française, non pas du charabia à la mode parlé sur les boulevards de Paris, et des villes qui le singent, mais de la belle, simple et claire langue française de nos pères. Ce qu'il a dit là-dessus, dans un appendice, est aussi juste qu'opportun. J'abonde, pour ma part, dans son sens.

Si maintenant le soleil a des taches, il ne m'appartient pas d'en douter, pas plus que de répondre qu'il ne puisse arriver aux Buffons de clocher, comme aux Pindars de tomber et aux Homères de dormir. Il est certain que j'ai aperçues des poussières sur un fond pur. Mais où n'en découvre-t-on pas dans ce siècle de microbes ? De peur qu'en voulant effacer tous les bacilles, je n'y fourre celui de la prétention, je laisse mon beau miroir tel qu'il est. Si j'en ai parlé comme je viens de faire, c'est pour acquit de conscience.

Ouvrez donc *Le fort et le château Saint-Louis*, feuilletiez à loisir cette anthologie his-

torique. Et, si vous avez de la science, enivrez-vous aux âpres saveurs aimées de l'élite dont vous faites partie ; si vous êtes poète, et que vous ayez le bonheur d'être sensible aux charmes du discours, vous trouverez ici amplement de quoi vous parfumer l'âme : que si toutes les sortes de fleurs ont le don de vous plaire, prenez-en à votre aise, jouissez de toutes les émanations et de toutes les couleurs.

ARNER.

— O —

Le 13 septembre un service solennel a été célébré, à notre chapelle, pour le repos de l'âme de feu M. l'abbé M.-E. Roy, curé de N.-D. de Laterrière, bienfaiteur du Séminaire.

LA RETRAITE ANNUELLE

Dimanche dernier se terminaient les exercices de notre retraite annuelle, qui avaient commencé le mercredi précédent. Le R. P. Flynn, des Rédemptoristes de Sainte-Anne de Beauport, en a été le prédicateur. Elle a été belle et bonne, cette retraite !

LA BONNE PRESSE

L'OISEAU-MOUCHE, très honoré de la demande d'échange que lui fait *The Review*, de Chicago, en accepte avec empressement les avantages, qui seront principalement de son côté.

The Review est un excellent organe des Allemands catholiques des Etats-Unis ; et, autant que nous pouvons en juger par les numéros reçus, il est rédigé dans un esprit franchement et bravement catholique. Nous l'en félicitons de tout cœur !

C'est un journal hebdomadaire de huit pages in-4o ; \$1.50 par année. S'adresser à M. Arthur Preuss, 145 Schiller Street, Chicago, Ill., U. S.

DEMAIN

Nos amis les Grecs et les Latins se tireront d'affaire comme ils pourront, demain. Ils auront à se passer de nous, — comme ils le firent si bien, jadis.

Demain ? c'est l'inauguration du bel orgue de la cathédrale. Le royal instrument fera ses débuts en accompagnant une messe de Fauconier que nos choristes exécuteront de leur mieux. C'est M. Ernest Gagnon, l'artiste renommé, qui, pour la première fois, le fera parler, chanter, louer, prier !

Demain ? solennité agricole, où les Lauréats de notre région seront couronnés. NN. SS. Lafèche et Labrecque, l'honorable Premier Ministre de la Province, quelques-uns de ses honorables collègues, et d'autres personnages de distinction viendront, à la grande salle du Séminaire, donner de l'éclat à cette fête de l'agriculture.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

SAINTE-MARIE DES ANGES

Mardi, 15 décembre. — Le lendemain de mon arrivée à Rome, je célébrais la sainte messe dans notre chapelle du collège ; je la dis ensuite à Sainte-Marie-Majeure jusqu'à la fête de saint Stanislas de Kostka ; j'adoptai alors Saint-André du Quirinal, et depuis l'Immaculée-Conception je vais à Sainte-Marie des Anges.

L'église de Sainte-Marie des Anges, l'une des plus remarquables de Rome, a été construite à même les Thermes de Dioclétien. Les Thermes

étaient les bains publics des Anciens. Ils existaient dans toutes les villes et bourgs un peu importants, et contenaient, outre les salles de bains froids, chauds ou à vapeur, des salons, des bibliothèques, des promenades, des portiques et tout ce qui peut procurer le délassement du corps ou de l'esprit. Les Thermes de Dioclétien étaient les plus considérables ; l'enceinte mesurait un mille de circonférence, et trois mille personnes pouvaient s'y baigner à l'aise.

Pour construire cet immense édifice, on employa plus de quarante mille chrétiens qui travaillèrent comme forçats, et furent immolés ensuite par milliers, lorsque leur utilité eut cessé.

Comment se fait-il que ce monument, témoin de tant de débauches, ait été transformé en un lieu de prière, et que, sur ce sol arrosé par les sueurs et le sang des martyrs s'élève aujourd'hui un temple au vrai Dieu ?

Antoine del Duca vivait au XVI^e siècle. C'était un homme de bien. Se sentant inspiré de bâtir une église en l'honneur des saints Anges, il vint à Rome. Un jour il fut transporté dans une vision aux Thermes de Dioclétien, et il entendit une voix qui lui disait : "Ici doit être votre église." Il se mit tout de suite à l'œuvre, et, quoique dénué de ressources et sans influence, il réussit, après bien des déboires et des persécutions, à assurer la réalisation de l'œuvre de sa vie.

Le 15 août 1550 eut lieu la bénédiction solennelle des Thermes, et Michel-Ange fut chargé de la construction du nouveau temple. Se promenant au milieu des ruines, l'artiste avait remarqué une vaste salle dont les murailles étaient encore solides, et la voûte soutenue par huit colonnes de granit d'un seul bloc. Le plan de Michel-Ange fut vite conçu ; il résolut d'en faire la nef principale du monument qu'il méditait.

Sainte-Marie des Anges a la forme d'une croix grecque. On y pénètre par une porte étroite et basse ; le vestibule est une ancienne salle des Thermes appelée *laconicum* (étuve). Les murs de l'église sont ornés de tableaux de grands mattres ; la plupart viennent de la basilique du Vatican, où ils ont été remplacés par des copies en mosaïque. On remarque aussi un grand nombre de statues, surtout celle de saint Bruno. "Il parlerait, disait un jour le pape Clément XIV, si la

règle de son ordre, ne le lui défendait, tellement le ciseau du statuaire a su répandre le souffle de la vie sur le marbre.

PRONONCIATION DU LATIN

Le latin est une langue morte, et c'est parce qu'elle n'est plus soumise aux variations des langues vivantes, que l'Église l'a choisie pour en faire son propre langage. Seule, la prononciation est sujette à changer suivant le génie de chaque peuple; ainsi le Français prononce l'*u* fermé, et dira *taus*; l'Anglais donne à cette lettre le son de notre diphtongue *ou*, et lira par conséquent *tou-ousse*.

De même que Paris doit donner le ton pour la prononciation du français, Londres, pour celle de l'anglais; de même aussi, à Rome appartient l'honneur de fixer celle du latin. Le latin était autrefois la langue du peuple-roi, et l'italien d'aujourd'hui est encore l'idiome qui s'en approche le plus; il est d'ailleurs la langue de l'Église universelle qui a son chef à Rome, et si l'on devait un jour adopter une prononciation uniforme, c'est dans la ville des papes qu'on irait la chercher. Cette question pourrait bien devenir actuelle, maintenant que par suite de la facilité des communications, les séminaristes et les prêtres viennent, de partout et en si grand nombre, perfectionner leurs études philosophiques et théologiques au centre de la catholicité. Il leur faut s'habituer à une prononciation étrangère qu'ils devront laisser de retour au pays. C'est un tour de force moins facile à exécuter qu'on ne pense. Vous paraissez incrédule, mais supposez un professeur qui développe sa thèse devant vous, en prononçant invariablement:

<i>u</i>	comme <i>ou</i>	: <i>seou</i> (seu)
<i>e</i>	" <i>ch</i>	devant les voyelles <i>i</i> , et <i>e</i> :
		<i>lichette</i> (licet)
<i>ch</i>	" <i>K</i>	: <i>Kèroubin</i> (Chérubin)
<i>h</i>	" <i>k</i>	entre deux voyelles: <i>miki</i> (mihi)
<i>j</i>	" <i>i</i>	: <i>soubiectoum</i> (subjectum)
<i>t</i>	" <i>ts</i>	entre deux voyelles: <i>natsionale</i> (nationale)
<i>gn</i>		mouillé et adouci: <i>agnous</i> (agnus)

S'il vous plaît maintenant de donner un résumé du cours que vous venez d'entendre....

L'humaniste serait fort surpris

si on l'obligeait à prononcer le latin comme je vais écrire le Pater :

Pater noster qui es in chélis, sanctificètou nomen tououm, adveniat regnoum tououm, fiat volountas toua, sicout in chèlo et in terra.

Que dites-vous du mot *iamdoudoum* ?

Vous aurez soin en outre de ne jamais faire entendre de son nasal, car il n'existe pas en latin, pas plus que la seule émission de voix des diphtongues.

J'avoue en toute sincérité que je ne compris guère les premières leçons de mes professeurs; les sifflements des *ous* et des *ch*, et les ronflements des *oum* me ahurissaient les oreilles. Je m'y habituai cependant, et je résolus d'adopter la prononciation du pays dans la récitation du bréviaire et la célébration de la messe. Dans les commencements l'effet fut des plus étranges. Les mots en effet tendent à se confondre avec l'idée qu'ils expriment. Ainsi l'on sait tout l'attrait du nom de JÉSUS pour les âmes pieuses; changez-en la prononciation, et vous lui enlevez toute sa saveur. Aussi je ne tardai pas à mettre de côté les *ous* et les *oum* pour revenir à nos *us* et coutumes. J'admets cependant que notre prononciation du latin est défectueuse et locale; des Français, pour être conséquents, en sont venus à dire: *per dominon nostron*... Pour quoi pas? Pour l'habitant des bords du Tibre, *Dominomme* ne vaut pas mieux que *Dominon*. Cependant il faut avoir égard au génie de notre langue, et si vous prononcez toujours *u* comme *ou*, il vous arrivera, dans un moment de distraction, de dire, par exemple: *tou fou* (tu fus)... *oune* (une)....

Ma résolution cependant était plus patriotique que praticable. Je me sentis bientôt envahir de toutes parts par la prononciation nouvelle. Elle pénétrait chez moi par tous les sens, ces sens presque sans défense contre les impressions du dehors. Au coin des rues de Rome, vous voyez sur la braise chaude des marrons qui font les délices des Romains. Approchez-les de vos lèvres; vous les trouverez fades et amers, et les mettez de côté. Continuez à les goûter; croyez-m'en, votre palais s'y accoutumera, et les *galli* deviendront pour vous aussi le mets favori. Entre tous, l'oreille est esclave de l'habitude; elle se fait à tous les

sens, et les noms les plus étranges lui deviennent familiers; c'est ainsi qu'à force d'entendre la prononciation italienne, elle finit par me devenir naturelle.

Heureusement que les premières impressions sont les plus fortes et qu'il me sera facile en temps et lieu de reprendre la prononciation *canadienne* du latin.

CONSISTOIRE

Encore un beau jour que celui du 17 décembre, un jour de grandes et douces émotions, de ces émotions qu'on n'éprouve qu'à Rome. C'est qu'aujourd'hui j'ai eu le bonheur insigne de voir Notre Saint-Père le Pape.

À dix heures j'étais rendu dans la cour de Saint-Damase et je prenais l'escalier qui conduit à la salle Ducale que le pape doit traverser pour se rendre au consistoire. Elle était déjà remplie et je dus prendre rang parmi les personnes qui attendaient à la porte.

Bientôt les applaudissements se font entendre à l'intérieur avec les cris de *evviva il papa!*.....vive le pape...vive le pape-roi!... C'était Léon XIII qui faisait son entrée solennelle à l'autre extrémité de la salle. Les acclamations s'élevaient sur son passage, et, comme une marée montante, s'avançaient vers nous; elles devinrent plus distinctes lorsque le pape passa devant nous et nous sentîmes en ce moment nos cœurs battre plus fort dans nos poitrines; puis elles s'éloignèrent et cessèrent tout à fait. Le souverain Pontife avait pénétré dans la salle Royale où devait avoir lieu la collation de la barrette à deux carlinaux, dont l'un archevêque de Vienne.

En ce moment la porte de la salle Ducale s'ouvrit, et la foule, qui la remplissait, s'écoula pour céder la place aux arrivés de la dernière heure.

On ne peut assister à un consistoire que sur présentation d'une carte d'admission; elle est jaune pour la salle Ducale, et bleue pour la salle Royale.

Aussi tous les invités doivent être vêtus suivant l'étiquette du Vatican. Les hommes ont le frac avec la cravate blanche; les dames portent un habit noir avec un voile de même couleur sur la tête; les ecclésiastiques sont tenus au manteau romain.

De temps en temps nous voyons se détacher des rangs de hauts

personnages, des gardes aux brillantes armures. J'ai remarqué surtout un ministre plénipotentiaire avec son épouse et ses deux petites filles habillées comme au jour de la première communion.

Cependant la cérémonie du consistoire est terminée ; et la procession, composée des chanoines de Saint-Pierre, des chargés d'affaires des nations catholiques, de la cour pontificale, des évêques, des cardinaux, défile depuis quelque temps, lorsque tout à coup les applaudissements éclatent : le pape vient de faire son apparition du côté où tous les regards l'attendent.

Qui pourrait rester froid devant pareil spectacle ! Qui pourrait retenir les élans de son cœur et les accents de sa voix ? Il y a dans la personne de Léon XIII un cachet de grandeur qui le distingue ; sa peau comme transparente, le sourire plein de bonté qui illumine ses traits amaigris, ce regard perçant qui va jusqu'au fond du cœur, sa vieillesse elle-même, tout se réunit pour l'entourer d'un caractère surnaturel qui semble faire du pape un esprit céleste. Il s'avance porté sur sa *sedes gestatoria*, tandis que des serviteurs l'accompagnent tenant élevées au-dessus de sa tête d'énormes plumes d'autruche qui se déploient en éventail. Il va lentement et sa main tremblante bénit la foule prosternée. Nous le voyons bientôt qui s'éloigne avec son cortège royal. Au fond de la salle, la *sedes* s'abaisse, le pape en descend et se dérobe à la foule qui lui fait une dernière ovation.

Oui, celui qui compte des sujets dans toutes les parties du monde, est vraiment roi, et le pontife, devant qui se courbent tous les fronts, est vraiment le chef de l'Église universelle. La puissance du pape est encore la première dans l'univers et ses triomphes sont les plus beaux. La crainte ni l'intérêt n'y ont part ; tout est spontané et vient du cœur. Le captif du Vatican attire dans sa royale prison les peuples de la terre et les princes des nations ; le roi Humbert, dans son palais usurpé, traîne des chaînes qui lient sa volonté ; il tremble sous ses lambris dorés, car il ne possède pas l'affection de ses sujets ; jamais il ne sera l'objet de démonstrations comme celles qui font la joie et l'orgueil des vrais enfants de l'Église.

La première fois que je vis Léon XIII, c'était, pour ainsi dire, dans l'intimité ; il était dans son cabi-

net de travail ; nous étions à ses genoux, baisant ses pieds, ses mains et ses habits ; nous lui parlions, et lui nous parlait avec la bonté d'un père pour ses enfants. Aujourd'hui le vieillard, si modeste dans sa vie privée, est devenu le monarque que tous acclament. En ces deux circonstances, les impressions qu'on éprouve sont de celles qui ne s'effacent pas. La vérité est au-dessus de l'idéal. On ne nous avait pas dit tout ce qui en était, et nous-mêmes nous ne pouvons le décrire aux autres.

EGLISE DE SAINT-ALPHONSE DE LIGUORI

Dimanche, 20 décembre.—Ce matin j'ai dit la messe dans l'église de Saint-Alphonse de Liguori, appelée aussi église du Saint-Rédempteur, ou de Notre-Dame du Perpetuel Secours à cause de la célèbre image de ce nom que l'on conserve au maître autel. Elle a été construite en 1855, et elle est toute entière en style gothique : c'est la seule de ce genre à Rome. Les révérends Pères Rédemptoristes y possèdent attachant leur couvent et leur noviciat.

UNE PREMIÈRE MESSE

De l'église de Saint-Alphonse, je me rendis à Sainte-Marie-Majeure. Un confrère du collège canadien devait dire sa première messe dans la crypte même de la Confession, là où l'on conserve les cinq planches qui servirent de berceau à l'enfant Jésus. Est-il à Rome endroit mieux choisi pour faire naître sur l'autel, en vertu des paroles de la consécration, le fils de Dieu et de Marie !

Monsieur Labrosse est un ecclésiastique rempli de vertus et de science. On conçoit son recueillement, sa piété angélique en semblable lieu et à pareil moment. Sa voix tremble, des larmes viennent mouiller ses paupières attendries, En le voyant on se rappelle le refrain du cantique :

Est-ce un Dieu qui vient sur la terre ?

Est-ce un mortel qui monte aux cieux ?

Cependant il manque quelque chose à cette touchante et imposante cérémonie. Je suis le seul à y assister avec un confrère. Où donc est le père qui a donné ce prêtre à l'Église ? Où est la pieuse mère qui a développé le germe de la vocation dans cette âme privilégiée ? Où sont les frères, les sœurs et tous les amis ? On sent un vide autour de l'autel.

Avéz-vous assisté à la première

messe d'un prêtre dans sa paroisse natale ? alors vous comprenez ma pensée. Vous vous souvenez de l'assistance nombreuse et sympathique accourue pour la fête. Au premier rang sont les parents du nouvel élu ; ils ont la première place quelque soit celle qu'ils occupent dans le monde : ce sont les privilégiés du jour. Leur vue suffit seule pour produire dans l'âme du célébrant des sentiments qu'il ne peut contenir. Et n'est-ce pas dans cette église qu'il a été apporté au jour de son baptême, et qu'il est venu s'agenouiller, depuis, tant de fois ? A la communion, l'émotion redouble, lorsqu'il aperçoit, rangés à la Table sainte son père, sa mère et tous les membres de sa famille ; son cœur déborde, et à peine peut-il, de ses lèvres encore teintes du sang de son Dieu, prononcer les paroles de la liturgie.

A la sacristie, nouvelle scène. Tous les parents et intimes s'y sont donné rendez-vous. Contemplez au milieu d'eux ce père dont les travaux, encore plus que les années, ont blanchi la tête, et, auprès de lui, l'heureuse mère, les mains jointes et comme ravie dans son bonheur. Le nouveau prêtre lève les yeux et les mains au ciel, trace le signe du salut, et appelle les bénédictions du Sauveur sur ce petit peuple qui lui est si cher.

Puis, tous baisent la main qui vient d'offrir l'hostie sainte, et les cœurs se rencontrent dans un même élan d'amour et de reconnaissance ; et tout le jour les joies du Seigneur se continuent dans le cercle intime de la famille. Ne sont-ce pas là des heures ravies au bonheur des élus dans le ciel ? Les parents y trouvent la compensation des sacrifices qu'ils se sont imposés pour leur enfant, et celui-ci est heureux des instants de douce félicité qu'il procure aux auteurs de ses jours.

Dites-moi, l'avantage de dire sa première messe dans l'un des sanctuaires de Rome l'emporte-t-il sur le bonheur qu'on goûte en ce jour dans l'église de son village ? Dans le premier cas, il y a plus pour la foi ; dans le second, le cœur jouit davantage.

(A suivre.)

LAURENTIDES.